

FRANÇOIS JONQUET

les vrais paradis

François Jonquet
Les Vrais Paradis
 Sabine Wespieser

■ *Les Vrais Paradis* sont une promenade spectrale dans un monde héroïque et disparu, celui qui a hanté les nuits du Palace de 1978 à 1984, mélange entre les grands bals de l'aristocratie et les bals populaires des lendemains de la guerre, fête ininterrompue, orgiaque et cathartique, qui semblait scellée par la jeunesse, la musique et la drogue. *Les Vrais Paradis* racontent tout à la fois l'éducation d'un jeune bourgeois provincial au grand monde de la fête et du rêve et le cheminement d'un écrivain pour « renouer avec l'être qu'[il] était quand [il] avait vingt ans ». Installé depuis quelques années à Berlin, François Jonquet dit y avoir trouvé un nouvel appétit de vivre mais aussi la distance qui lui a permis de rêver le Paris d'autrefois.

Dans une langue vive et dépouillée, son livre prend la forme d'un recueil de souvenirs où il fait revivre le passé avec la précision d'un détective ; c'est aussi une épopée romanesque aux accents baroques et parfois fantastiques. On y retrouve les personnages de *Jenny Bel'Air, une créature* (1), portrait polyphonique de l'une des plus célèbres physionomistes du Palace. Commencée il y a près de quinze ans, la rédaction des *Vrais Paradis* a même été interrompue par cette biographie, qui a vu le jour à la suite d'une série de coïncidences – comme si l'esprit des *Vrais Paradis* s'était échappé dans la réalité. La première moitié du livre est une montée vers l'apothéose. La vie de Thomas est une page blanche ; il est prêt à tout essayer. Il vit dans « l'asphyxiante bulle d'ennui » de la faculté de droit. Et c'est pour échapper à l'« abjecte enclave de la province à Paris qu'était [son] foyer de la rue de Vaugirard » qu'il arpente la ville. Dehors, les mondes inconnus sont des promesses de possibles : la Coupole, les allées du drugstore de Saint-Germain-des-Prés, les Tuileries mais aussi le Louvre, et surtout cette Porte Rouge qu'il observe d'abord de loin, avant d'en devenir accro. Ce monde lui apparaît d'emblée comme un rêve, et c'est d'ailleurs dans le reflet d'un miroir, depuis le fond d'un café qu'il le découvre : « Une foule compacte, massée une trentaine de mètres plus bas, avait envahi la rue, laissant à peine aux automobiles la place de se faufiler. De là où nous étions, je distinguais, s'en échappant, de



François Jonquet (Ph. Christophe Berhaut)

longues plumes, un chapeau tout en miroirs, une coiffe à gros pois noirs et un blanc, un bouquet de blé doré. »

Comme des fantômes, les héros de ces années surgissent dans la vie et les rêves du narrateur. À la Porte Rouge, Monalisa met des disques – on disait parfois disquaire, sûrement pas DJ. C'est Guy Cuevas mais peu importe, « chef d'orchestre en lunettes de soleil, enchaînant au rythme de ses cigarettes toutes les musiques du monde, et les rugissements de fauves, des vagissements de lièvres et de crocodiles ». Le narrateur rencontre Mathilde, jeune fille de bonne famille qui lui ouvre toutes les portes. Elle s'habille en fauchant dans les magasins, sous les yeux médusés de Thomas : « De son sac s'est élevé, pincé entre ses doigts, la tête d'un reptile de croco. Large et plat, ses grosses écailles noires rutilaient, il portait au collier l'étiquette aux trois initiales mêlées, YSL. Il a ondulé vers moi, m'a touché le ventre, s'est faufilé sous une sangle du pantalon, et, pendant que Mathilde m'embrassait, dirigé par ses mains d'escamoteuses, la ceinture a glissé autour de ma taille. Elle l'a bouclée en me posant la main sur mon sexe raidi et, d'un coup sec, a arraché l'étiquette. » De leurs journées on ne sait pas grand-chose. Les décors se succèdent : un

appartement enfumé où l'on fabrique des costumes, les Bains-Douches, boîte de nuit concurrente de la Porte Rouge, l'atelier à Montparnasse du photographe Willy Maywald, ami de Nico, chez qui Jenny est installée. L'Éphémère est le grand organisateur de la magie des lieux. On devine sous son nom celui de Fabrice Emaer (le fondateur du Palace). Sur la scène, les trapézistes ont un jour laissé la place à des poules, bientôt renvoyées à la campagne dans un wagon de première classe. De Cabourg à Ramatuelle, le Malvoyant, Coup d'éclat, la Brésilienne et le Tonneau mènent la sarabande. Puis le Passe-droit ouvre ses portes, double du Privilège dont Gérard Garouste avait réalisé les décors.

HIVER DE L'AMOUR

Mais dans les rites initiatiques comme au carnaval, la mort n'est jamais absente. En sourdine, la figure d'un oncle disparu traverse le récit, double du narrateur. Un matin à l'aube, Thomas voit un suicidé au bord de la Seine. On l'imagine semblable à la noyée d'Aurélien dans le roman d'Aragon. Dans un cauchemar, il sursaute : était-ce lui ? Et qui est ce vieil homme, Nosferatu épris de Lautréamont, qui lui demande comme une énigme : « Êtes-vous Daniel ? » Progressivement, la drogue se diffuse, la tension monte, et le feu d'artifice finit d'éclater avant la tragédie. Le sida apparaît, « nouvelle peste » qui en emportera plus d'un, l'Éphémère parmi les premiers. C'est la fin d'un monde : « À l'annonce de la nouvelle, les quelques noctambules dotés d'un brin de conscience s'étaient arrêtés face au miroir. » Un jour de 1984, la Porte Rouge est repeinte en gris, signe de la fin d'une ère. François Jonquet raconte avec pudeur cet « hiver de l'amour ». Après cette formidable fresque de la jeunesse, il donne à voir le temps qui passe et qu'il observe comme Marcel pendant la matinée des Guermantes. Une mélancolie retenue émane de ce texte, la mélancolie sereine des survivants « car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus », écrivait Proust dans *le Temps retrouvé*. C'est aussi l'exergue du roman. ■

Anaël Pigat

(1) François Jonquet, *Jenny Bel'Air, une créature*, Pauvert, 2006.